

— Vous nous apprendrez cela, n'est-ce pas, Criquet? ricana Henri.

— Assurément, le voilà plus savant que von Ruff, dit Paul.

Et les moqueries d'aller leur train.

Mais Criquet, à l'encontre de son habitude, n'y répondit pas.

Il paraissait soucieux, mécontent, rageur, et cachait soigneusement son cahier de notes.

Ces inoffensives tracasseries égayèrent le souper, et l'on traqua si habilement le Bruxellois, qu'il en perdit la réserve qu'il s'était imposée, et qu'il s'écria avec humeur :

— Peines perdues! J'ai conversé toute la journée avec ce gros imbécile, et j'en sais encore moins avancé qu'auparavant.

— Et vos fameuses notes?

— Fameuses est le mot; je n'ai pas été fichu de mettre une seule syllabe sur le papier. Aussi je renonce à apprendre la langue de ce pays.

On rit beaucoup de cette farce, jusqu'à ce que chacun alla se coucher, le cœur tranquille, excepté Criquet, qui bougeonnait carrément contre le peu..... d'intuition du système d'enseignement de son soi-disant professeur.

### XXIII

#### APRÈS LES TIGRES, DES LIONS

Le lendemain on fit ses adieux à Pafoule et l'on se mit en route vers le fleuve.

Toujours la même facilité de circulation, avec la différence, pourtant, que d'immenses forêts s'étendaient de tous côtés, composées d'arbres gigantesques de toute nature.

Mais ces agglomérations de verdure et de troncs n'entravaient nullement la marche; car leurs sentiers étaient tracés largement et permettaient à la caravane de cheminer de front à plusieurs personnes à la fois.

Cette circonstance était fort heureuse pour les explorateurs, mais ce qui l'était moins ce furent les hôtes qui hantaient les profondeurs de ces bois.

En effet, le lion y régnait en maître; et bien qu'on fût en plein jour, on pût percevoir continuellement des rugissements.

Tantôt ils partaient d'un coin isolé et lointain; tantôt on le entendait plus distinctement; tantôt encore ils semblaient sortir du taillis, aux pieds mêmes des voyageurs.

Devant pareils avertissements de Sambry prit à tâche de recommander une prudence excessive, et ordonna aux porteurs de serrer les rangs, afin de donner plus difficilement prise aux attaques des carnassiers.

La mesure était fort sage, car de temps en temps, on voyait un de ces fauves, surpris, se lever subitement d'entre le menu bois ou les herbes, s'arrêter un instant, la gueule ouverte et les yeux rouges de convoitise, toiser le groupe des explorateurs, mais trouvant, sans doute, ceux-ci en trop grand nombre pour oser s'y mesurer, disparaître entre les arbres, avec un long gémissement de désappointement.

Alors quelques fusils se levaient à la hâte et quelques balles allaient battre le sillon laissé par le dangereux animal.

Plus d'une de ces apparitions s'était produite avant que n'eut sonné midi à la grande horloge du temps, sans qu'aucun coup de feu eut fait une victime.

Le fait s'expliquait du reste, fort aisément, puisque le chef, malgré pareilles tentations de butin royal, avait formellement manifesté le désir de ne pas voir interrompre la marche pour une chasse très alléchante, il était vrai, mais en somme parfaitement inutile.

Ceci ne concordait nullement avec les théories de sir William.

Il trottinait tristement à côté de Sambry; et sans manquer jamais d'ouvrir le feu à toute occasion, il n'avait pas du tout l'air heureux.

Muet comme un poisson, il s'ennuyait superbement sur le dos de sa monture, qui semblait partager les soucis de son cavalier, tant elle laissait mélancoliquement pencher la tête.

De Sambry s'aperçut bien de ce qui taquinait son compagnon mais, ne voulant pas mettre la flamme aux poudres, il n'eut garde de lancer un mot capable d'éveiller la susceptibilité du chasseur.

Au bout de quelques heures celui-ci n'y tint plus.

Il arrêta tout net son mulet, et croisa ses bras sur la poitrine.

— Ah ça, fit-il, cette torture va-t-elle durer encore longtemps?

De Sambry fit mine de ne pas comprendre.

— Quelle torture? demanda-t-il

— La mienne, parbleu?

— Etes-vous malade? intervint Criquet.

— Malade, non!

— Ah, c'est le spleen qui vous renverse.

— Pas plus le spleen que la maladie.

— Quoi, alors? interrogea le chef.

Sir Darly eut un regard étrange.

— Vous n'y voyez pas clair, grommela-t-il.

— J'ai pourtant deux bons yeux, fit Criquet.

— Ainsi que moi, ajouta de Sambry.

— Et je prétends, moi, que vous êtes aveugles, l'un et l'autre! s'écria l'Anglais.

Puis, sans laisser à ses camarades le temps de riposter :

— Ne voyez-vous donc pas, reprit-il, que je brûle du désir de mettre pied à terre au milieu de ces forêts? Que les lions nous tombent ici du ciel comme des gouttes de pluie? Que je pourrais faire un carnage sans me déranger le moins du monde? Qu'on tire ici ces animaux avec plus de facilité que de vulgaires lapins? Que j'enrage, enfin, d'être ainsi obligé de rester dans une inaction complète, alors que jamais, jamais, entendez-vous, pareille occasion ne se présentera plus!

Criquet prit son mouchoir et s'en frotta lamentablement les paupières, tandis que sa gorge s'efforça de soulever des sanglots.

— Que faites-vous? demanda le chef.

— Je me sens tout ému, fut la réponse.

— Allons donc! exclama de Sambry, qui prit d'abord la chose au sérieux.

— Il a raison de l'être, ajouta sir William gravement.

— J'inonde de larmes l'oraison funèbre que vous venez de prononcer, reprit le Bruxellois.

Et les compagnons de rire, sauf sir Darly, qui pestait de plus celle.

Cette moquerie inoffensive eut un effet contraire.

Elle l'excitait et le rendait hargneux.

— Eh bien, fit-il, allez toujours, vous autres; moi je reste.

Une nouvelle bordée d'hilarité accueillit ces paroles.

Cependant l'Anglais passa à l'action et sauta en bas de son âne.

Ce mouvement étonna passablement les camarades, et de Sambry vit de suite, aux allures de sir William, que la décision de celui-ci avait l'air d'être arrêtée.

Cela le contrariait beaucoup, car d'une part il connaissait l'entêtement britannique de son ami, et de l'autre il tenait à faire le plus de trajet dans le moins de temps possible.

Il essaya de ramener sir William par la douceur.

— Franchement, vous n'êtes pas raisonnable, dit-il.

— Je reste, répondit sèchement l'Anglais.

— Même sans nous ?

— Même sans vous.

— Quelle folie !

— Cela m'est égal.

— Voyons, soyez logique.

— Je ne connais plus qu'une chose : la chasse.

— N'avez-vous donc pas encore assez chassé ?

— Non.

— Et les tigres de Pafoule ?

Sir William haussa dédaigneusement les épaules.

— Des tigres, c'est mièvre ! fit-il.

— Que vous faut-il alors ?

— Il me faut des lions ; des lions en masse ; des montagnes de lions.

C'est ici qu'ils se trouvent ; c'est ici que je veux m'en gaver.

— Décidément vous êtes drôle.

— Je suis chasseur, voilà tout.

— Mais vous n'ignorez pas qu'il faut que nous avancions.

— Parfaitement.

— Cependant, vous ne prêchez pas le bon exemple.

— Je le sais, mais je reste.

Pour le coup, c'était trop fort, et de Sambry lui-même, malgré toute la longanimité qu'il s'était promise, commençait à se révolter contre tant de parti-pris.

Criquet, lui, examina sir William des pieds à la tête et s'exhala dans un long et bruyant éclat de rire.

— Monsieur Darly, fit-il, vous êtes fou, fou à lier.

— C'est possible, mais je suis décidé, fut la réponse.

On discuta, on pérorra, on ordonna, mais rien n'y fit. Sir William ne démordait pas de son plan, au grand ennui de tous.

Il fallait pourtant se décider, d'une façon ou de l'autre à couper court à ce fâcheux incident.

De Sambry trouva le joint.

— Nous nous arrêterons, dit-il.

La stupéfaction fut générale.

Sir William eut un cri de victoire, mais les autres compagnons ne surent pas s'imaginer qu'il fut possible au chef de se prêter si bénévolement aux caprices d'un seul membre de l'expédition.

A leur tour, ils réclamèrent.

— Voilà qui est fabuleux, dit Harris,

— Quel enfant gâté, que ce sir William ! ajouta Criquet.

Et, en effet, la chose en avait toutes les apparences.

Néanmoins de Sambry eut bientôt contenté les deux partis.

— Nous voici près de midi, fit-il, c'est-à-dire l'heure à laquelle nous avons l'habitude de camper. Quelques minutes plus tôt ou plus tard ne feront pas l'affaire. Or, comme la vie humaine a de singuliers contrastes, je propose d'établir nos tentes à l'heure actuelle. Cela vous va-t-il mes amis ?

— All right ! jubila sir Darly.

— Parfaitement, répondirent les autres.

— Nous voilà d'accord. Allons-y.

Et l'on se mit à la besogne, à la grande satisfaction de von Ruff qui, lui aussi, se sentit des velléités à une herborisation fructueuse.

On dressa donc les habitations contre le dos d'une forêt et chacun prit son repos où il le trouvait.

Sir William alla vers Mwama, et, lui tapant sur l'épaule :

— En route, nous autres ! fit-il.

En ce moment Criquet se jeta entre les deux chasseurs.

— Et moi ? demanda-t-il.

— Vous ! fit l'Anglais.

— Oui, moi.

— Eh bien, que voulez-vous ?

— Chasser au lion.

Sir Darly le regarda d'un air narquois.

— Soit, fit-il, mais gare aux jambes !

— Je vous garantis que je ne m'en servirai pas pour prendre la fuite.

— Dans ce cas, tout est bien.

— En avant.

Au bout de peu de minutes le trio fut prêt, le fusil sur l'épaule et l'œil ouvert.

— Vous ne déjeûnez pas, vous autres ? leur cria de Sambry.

— Plus tard, répondit l'Anglais.

— Quand nous aurons abattu quelques fauves, compléta Criquet.  
Et, sans plus penser aux exercices gastronomiques, ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Entretiens les tables se dressèrent et l'on se mit en devoir de prendre un bon repas, un de ces repas comme Nkéré savait en préparer.

A l'ombre des larges feuilles d'arbre qui mitigeaient et buvaient les ardeurs du soleil, mollement assis sur des chaises pliantes, un tapis d'herbe sous les pieds, les explorateurs goûtaient les délices d'un confort ravissant, auquel la gaieté de la nature prêtait un charme particulièrement savoureux.

Les chansons des oiseaux, entre les branches, se mêlaient mélodieusement au cliquetis des verres, tandis que le bourdonnement incomparable des insectes qui fendaient l'espace imprimait au silence des lieux une teinte mystérieuse.

On se fut cru en pleine campagne civilisée, tant le tableau était paisible et gros de quiétude.

Mais de temps en temps une note moins calme coupait cette monotonie, sous la forme d'une salve de mousqueterie roulant dans l'étendue de la forêt sa fanfare guerrière.

Alors, involontairement, les explorateurs prêtaient l'oreille, et plus d'une fois ils entendaient que les coups de feu étaient suivis d'un rugissement formidable.

— Touché ! disait le chef.

— Ils jouent quand-même un jeu dangereux, ripostait Cathérine.

— Il est de fait que sir William est un chasseur incorrigible.

— Je ne conçois pas trop sa manie de chercher les dangers avec pareille insouciance.

— Il est impossible de lui faire entendre raison sur ce point.

— Le pis de tout, c'est qu'il pourrait lui en cuire un jour.

— Ma foi, il a déjà eu plus d'une leçon.

— C'est une tête folle.

— Plus que cela : un enragé.

Plus d'une heure s'était écoulée de la sorte, sans que les coups de feu eussent cessé de se faire entendre à courts intervalles, mais aussi sans que les trois chasseurs fussent rentrés au logis.

Le temps du repas était fini, et de Sambry songea à faire lever le camp.

L'absence de sir William et de ses compagnons le contrariait

passablement, car il désirait atteindre, avant le soir, un village quelconque dans la direction du fleuve.

Il fallait bien attendre le retour des chasseurs pour pouvoir reprendre l'étape ; mais, afin d'aller lestement en besogne, le chef ordonna de commencer déjà le pliage des tentes.

Le va-et-vient des porteurs transforma bientôt la place en une vaste fourmillière, où chacun était à sa tâche, roulant, démolissant, pliant à qui mieux mieux.

Et les coups de feux, là-bas dans la forêt, allaient toujours leur train, ayant pour résultat d'exciter la mauvaise humeur du chef.

— Il me semble qu'ils approchent, remarqua Harris.

— Positivement, fit Henri.

— Dieu, que ces chasseurs sont ennuyeux ! compléta de Sambry.

— En vérité, ils approchent, confirma Cathérine. Ecoutez.

On écouta attentivement et l'on fut convaincu que réellement il en était ainsi.

— Ce n'est pas malheureux, grommela le chef.

— Voici déjà von Ruff qui revient avec une cargaison de plantes, reprit Henri, en désignant le naturaliste, pliant sous le poids.

— Encore un monomane ! fit de Sambry.

— Mais un...

Au même instant un bruit infernal s'éleva à quelques centaines de mètres des explorateurs.

C'était un terrible concert de rugissements lancés à pleins poumons, formidables, sinistres, menaçants.

Ces rugissements semblaient rouler dans le taillis et sous les herbes, en secouer toutes les parties et venir du côté du camp.

Cathérine eut un tressaillement et se mit, instinctivement, sous la protection de son frère et de Henri.

Des détonations se mêlèrent à ce vacarme et en augmentèrent encore l'horreur.

Tout-à-coup le taillis s'ouvrit sous un effort monstrueux et un grand lion, ensanglanté, la crinière debout et l'écume à la gueule, dévala au milieu de la caravane.

Les porteurs, pris d'une frayeur naturelle, se sauvèrent en tous sens et allèrent se blottir, tant bien que mal, derrière les bagages.

Cette irruption fut si prompte que de Sambry lui-même eut un moment de stupéfaction. Mais bientôt son hésitation s'était envolée

— Tuons-le, s'écria-t-il, en se jetant sur son arme.

Ses camarades en firent autant et l'on se mit ainsi sur la défensive.

Cependant le fauve, trouvant les lieux déserts du côté des porteurs, fit demi-tour pour découvrir d'autres victimes.

Il vit le chef et ses amis.

Son regard brilla d'une colère immense, féroce ; il poussa un rugissement suprême ; et, d'un bond vigoureux, il s'élança vers sa proie.

De Sambry sentit le danger.

— Feu ! s'écria-t-il.

Le lion fut salué par une décharge meurtrière, qui fit plier son corps déjà blessé. Il essaya un dernier effort, se releva à moitié ; puis, cédant à la faiblesse de ses membres brisés, il roula sur l'herbe et expira.

Les explorateurs s'élançèrent vers leur victime, suivis de près par sir William, Criquet et Mwama, qui accouraient de leur côté.

— Eh bien, fit l'Anglais, que vous disais-je ? La chasse est bonne à quelque chose.

— J'en conviens, répondit de Sambry.

— Alors nous sommes d'accord ?

— Entièrement.

Outre le fauve abattu par de Sambry et ses aides, les chasseurs avaient encore avec eux un autre lion, tué dans la forêt, ce qui fit dire à Criquet que ce jour-là était une journée royale.

On jubila sur toute la ligne.

Ne voulant et ne pouvant, évidemment, pas se charger du poids des deux animaux, on les dépouilla à la hâte de leur superbe peau, abandonnant le reste à la rapacité des vautours et autres rôdeurs de même acabit.

Criquet était dans une joie délirante.

Il se vantait d'avoir fait un début magnifique ; car il déclarait ne compter pour rien tous ses exploits cynégétiques antérieurs, eu égard à l'importance du butin actuel.

Sir William se divertit beaucoup des élucubrations du Bruxellois, qui s'emballait dans des démonstrations tendant à prouver que c'était à lui seul qu'on devait le glorieux résultat de cette équipée.

William Darly s'amusait à plaisanter Criquet sur ce point.

— Vous avez tiré trop haut, dit-il.

Le Bruxellois eut un soubresaut.

— J'ai visé à la tête, répondit-il.

- Mais vous avez dépassé la queue.
- Jamais !
- Je l'ai vu.
- Je le conteste. Prouvez-le, donc.
- Ce serait trop pénible pour vous.
- Dites ce que vous voulez, j'ai touché juste. Du reste, tout le monde sait que je suis chasseur.

— Mes compliments, Criquet. Mes sincères compliments !

Comme de coutume, il fallut que de Sambry mit un terme à ces discussions oiseuses, en donnant le signal du départ.

Cinq minutes plus tard on était en route au milieu de la forêt.

Comme de juste, l'aventure du lion défrayait toutes les conversations.

Tout le long de l'étape on en jasait, surtout le Bruxellois, qui se fit une sorte de gloriole d'y avoir participé.

Il était joyeux comme un pinson, rien que d'y penser, et se donnait des airs de grande importance.

- Quelle prise magnifique ! répétait-il à chaque instant.
  - En effet, faisait sir William, mais aussi j'avais joliment entamé la bête, avant que les compagnons ne l'abattissent.
  - C'est-à-dire que nous l'avions joliment entamée.
  - Qui ça, nous ?
  - Vous et moi, parbleu !
- Et l'Anglais de rire, en s'exclamant :
- Criquet, mon ami, voulez-vous que je vous cite une fable ?
  - Une fable ? Pourquoi donc ?
  - Simple question de comparaison.
  - Allez-y.

— Il y eut un jour un hibou vilain comme une torture, et qui s'avisait de se chercher une transformation pour paraître plus convenable aux yeux du monde.

- Qu'est-ce que cela me fait ?
- Vous allez voir.
- Je ne me moque pas mal de votre hibou... Mais enfin, continuez.
- Donc l'infortuné volatile, rencontrant un paon, emprunta à ce dernier quelques unes de ses superbes plumes, et s'en para sottement.
- Eh, eh ! quel rapport y a-t-il entre ces oiseaux et notre chasse aux lions ?

— C'est qu'en l'occurrence, le hibou c'est vous, et le paon c'est moi.

Criquet sentit la pointe.

Il garda le silence et ne sut vraiment comment se tirer d'affaire.

Sa confusion amusa beaucoup les compagnons, qui firent pleuvoir sur lui une pluie de quolibets.

Heureusement une circonstance fortuite vint sauver l'embarras du Bruxellois.

On avait quitté la grande forêt et l'on entra dans un petit bois, aux arbres élancés, composés de tiges nues, mais surmontées, au faite, d'une couronne de feuillage touffue.

Aussi loin que s'étendait cette masse de verdure croissant l'une dans l'autre, elle était remplie d'un roucoulement monotone et triste, qui faisait penser à des milliers de voix soupirant sous son dais.

C'était comme un vent plaintif qui flottait là-haut.

Les explorateurs, oubliant la perplexité de Criquet, s'arrêtèrent et se prirent à lever les yeux pour découvrir la cause de ce bruit bizarre.

Rien ne remuait entre les feuilles.

— Je gage que ce sont des tourterelles, fit de Sambry.

— Allons-donc ! s'écria sir William.

— Pourquoi non ?

— Les tourterelles, c'est bon pour les bois de la campagne, en Belgique, mais jamais je n'ai ouï dire qu'il y en eût en Afrique.

— Et cependant c'est leur cri, fidèlement copié.

— Cela ne prouve rien.

— Moi je sais ce que c'est, intervint Criquet.

— Vous n'en savez pas plus que nous, fit rudement l'Anglais.

— C'est ce qui vous trompe.

— Ce ne sont pas des lions, j'espère ?

— Non, ce sont tout simplement des oiseaux-scie.

De Sambry eut un mouvement de mauvaise humeur.

— Décidément, Criquet, voilà un mot fade comme de l'eau tiède.

— Vous dégénérez, mon ami, ajouta sir William. Votre esprit court les bois.

— En compagnie des trois lions que vous avez manqués ce matin, riposta malicieusement le Bruxellois.

Il y eut lieu de croire que l'Anglais avait effectivement fait trois fois faux coup, car, au reproche de Criquet, son front se rida et il grommela entre ses dents quelque expression saugrenu de son répertoire.

Quant au Bruxellois, il se contenta de ce résultat et crut sa revanche suffisante.

Sir William s'était moqué de lui ; il avait confondu Sir William : c'était tout ce qu'il demandait.

— Vlan ! ça y est, se dit-il ; tous les becs sont clos.

Cependant les invisibles oiseaux continuaient toujours leur roucoulement dans les airs et la discussion allait son train, pour savoir si, oui ou non, il s'agissait de tourterelles.

De sir William et de de Sambry chacun s'en tenait à son appréciation.

Mwama, consulté, n'en sut dire davantage.

Criquet trouva une solution à sa manière.

— Je vais vider le débat, dit-il.

On le regarda d'un air incrédule.

— Encore une blague ! fit le chef.

— Pas du tout, répondit Criquet.

— Voyons.

— Mais c'est tout simple. Tirez une de ces bêtes, et vous saurez de suite à quoi vous en tenir.

Sir William haussa les épaules.

— Comme c'est malin ! dit-il.

— Pourquoi donc ?

— Comment voulez-vous qu'on abatte ces gaillards-là, puisqu'ils sont totalement invisibles ?

— Tirez dans le tas, au hasard !

Au fait, c'était logique et sir William le comprit.

— Eh bien, mon cher Criquet, vous avez raison, dit-il ; il y en a tant qu'il en tombera bien un seul.

— C'est ce que je présume aussi.

Aussitôt l'Anglais visa l'une des touffes qui abritaient les roucouleurs et sa balle alla siffler dans l'espace.

Instantanément un corps, un corps grisâtre, se détacha de la verdure, ouvrit des ailes inertes et, après avoir décrit dans l'air des culbutes nombreuses, vint tomber aux pieds des explorateurs.

Mais aussi au même moment un spectacle assez inattendu se produisit.

Les roucoulements cessèrent comme par enchantement, un bruissement incompréhensible, immense, sans bornes fit frémir les échos du petit bois ; des nuées d'oiseaux sortirent d'entre les feuilles et, affolés, perdant toute notion de direction, se prirent à voler en tous sens.

La lumière du jour s'en trouvait littéralement obscurcie, à tel point que les explorateurs se crurent subitement menacés du clair-obscur qui annonce un orage.

Les troupes innombrables des oiseaux, volant ainsi au hasard, se jetèrent contre les troncs des arbres, et, se blessant mortellement ou se tuant du coup, dégringolèrent en masse sur le sol, comme des pierres qu'une main mystérieuse lancerait du ciel sur la terre.

Le sol était jonché des corps de ces pauvres volatiles, aux plumes brisées et au bec rempli de sang.

C'était vraiment étrange.

Sir William en restait abasourdi.

— Ce que peut produire un simple coup de fusil, remarqua-t-il.

— Au moins, fit Criquet, il y aura de quoi constater si ce sont des tourterelles ou des oiseaux d'une autre famille.

— Ah oui, les spécimens ne manquent pas, conclut le chef.

Séance tenante on se livra à l'expérience en question, et il fut avéré que c'étaient des pigeons-tourterelles rigoureusement identiques à ceux qui peuplent les bois de l'Europe.

La science naturaliste de von Ruff confirma cette assertion, ce qui vida le différend entre de Sambry et sir William.

Le savant ajouta même que ce devaient être des morceaux délicieux pour la cuisine de Nkéré, ce qui fit prendre à de Sambry la décision d'en recueillir et d'en emporter un assez grand nombre de pièces.

— Et maintenant que nous voilà fixés, dit-il, hâtons-nous de regagner le temps perdu.

— Perdu n'est pas le mot, répondit sir William.

— Pas précisément, en effet, conclut le chef, puisque nous savons à présent qu'une tourterelle est une tourterelle.

## XXIV

### VERS MAKOURA

Chacun reprit sa position dans la caravane et l'alignement se refit bien promptement.

Sans autre incident on cheminait jusque vers le déclin du jour, lorsqu'on s'aperçut, par le terrain plus régulier et parsemé de plantations, qu'on devait être à proximité d'un village.